

3^e année. — N° 129.
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES
BONNEMENTS (France : Un an : 12 fr. - Étranger : 20 fr.)

5 Mai 1917

(30, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère : 36-61)

UNIVERSITÉS DE
Bibliothèque de
conservation
des manuscrits
et des livres
 rares

Fai vu 000

DANS CE NUMERO

*La Mystérieuse
Aventure de*

Ravengard

FOP 47

J'ai vu

RAVENGAR

Le premier épisode de ce roman cinématographique d'aventures adapté par Guy de Téraumont sera projeté sur l'écran, à partir du vendredi 11 mai, dans tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

PREMIER ÉPISODE

PREMIÈRE PARTIE

UNE CROISIÈRE DANS L'ATLANTIQUE

Ce jour-là, 25 juillet 19... le petit port de Belgado semblait endormi.

Il faisait une de ces chaleurs lourdes et orageuses des belles après-midi d'été de l'île de Cuba.

Les barques de pêche, immobiles sur le flot bleu que ne ridait aucune brise, paraissaient de grands cygnes sommeillant les ailes ployées, et des pêcheurs, raccommoquant paisiblement, à l'ombre de leurs voiles, leurs filets, troublaient seuls d'une chanson joyeuse le silence qui enveloppait la nature entière.

Contre le quai était amarré un petit voilier d'une soixantaine de tonneaux, élégant et coquet. Ses cuivres astiqués avec soin, son pont proprement tenu, décelaient à première vue un yacht de plaisance, et, à la poupe, on pouvait lire, en lettres dorées, son nom et celui de son port d'attache :

« ELLEN MILLER » LA HAVANE

Sur l'avant, assis à côté l'un de l'autre sur un paquet de cordes enroulées et abrités contre les regards indiscrets par le haut bastingage, un jeune homme et une jeune fille causaient tranquillement.

Il était impossible de rien rêver de plus délicieux que miss Walcott, la fille d'un riche planteur américain installé à Belgado. Elle avait cette blondeur dorée des Américaines du Nord, un teint d'une fraîcheur de fleur toute baignée encore de rosée, et de grands yeux noirs et profonds qui donnaient à ses traits fins un charme indéfinissable. Elle était mince, gracieuse et souple et les dons physiques de la nature semblaient s'être réunis, comme à plaisir, dans cette créature idéale.

Son compagnon formait avec elle un contraste étrange. C'était un jeune homme robuste et bien découplé, au visage régulier encadré de cheveux bruns et dont les yeux, d'un bleu très foncé, décelaient une énergie de caractère peu commune.

Romancier déjà célèbre, c'était lui qui avait affrété ce petit yacht, sur lequel il comptait faire une croisière dans l'Atlantique, pour en rapporter les notes nécessaires à l'œuvre qu'il méditait d'écrire depuis quelque temps : « Les Héros de la Mer ».

Miss Jessie, cependant, avait levé les yeux vers le jeune homme et, s'arrachant aux pensées qu'elle suivait en silence depuis quelques instants :

— Alors, Harry, interrogea-t-elle, c'est tout à fait décidé? Vous partez aujourd'hui?

— Ce soir, Jessie. Aux premières lueurs du crépuscule, l'Ellen Miller aura levé l'ancre et gagné la pleine mer. Vous savez bien que, sans cette croisière, je ne pourrais jamais écrire mes « Héros de la Mer »!

— Ah! Harry, soyez bien prudent!

— Ayez confiance en moi, Jessie: j'ai bien confiance en vous, moi!

— Que voulez-vous dire?

La voix du jeune homme s'assourdit :

— N'ai-je point remarqué, ma chérie, l'empressement de Juan Navarros auprès de vous? Il est très riche et serait, certainement, un gendre plus à la convenance de votre père que moi!

Un éclat de rire lui répondit :

— Que m'importe Juan Navarros!... Posséderait-il tous les millions du monde qu'il ne me plairait pas davantage!... Partez tranquille, Harry, et n'avez aucune crainte.



HARRY PRICE (en haut)
et JUAN NAVARROS (au-dessous.)
Les deux principaux personnages du roman.

Le cœur d'une femme comme moi ne se donne pas deux fois, et il vous appartient.

Le jeune homme, d'un geste tendre, attira vers lui la jolie tête blonde de sa compagne et, doucement, posa sur son front un long baiser où il mit toute son âme.

— Alors, je ne crains rien, Jessie...

Cependant, l'éclat du soleil s'était peu à peu atténué. L'océan prenait une teinte verdâtre. Une petite brise commençait à souffler. La vie semblait s'être réveillée. On entendait le cri guttural des muletiers poussant leurs bêtes sur l'estacade. De grands oiseaux de mer mettaient des taches blanches dans le ciel qui rosissait lentement.

Un matelot, apparaissant sur le pont, vint vers Harry Price et, portant la main à son béret :

— Faut-il donner les ordres de départ, sir?

— Dans une heure, Jim, nous devons avoir levé l'ancre!

Et se tournant vers Jessie :

— Ma chérie, ajouta-t-il, voici le moment des adieux. Mais je ne puis quitter mon bord : il faut que je surveille moi-même les

derniers préparatifs. Si vous le voulez bien, ce brave Jim va vous accompagner jusqu'à la maison de votre père.

Puis, s'adressant au matelot :

— Tu sais bien où demeure M. Steven Walcott, sur le boulevard Washington?

Il conduisit sa fiancée jusqu'à l'étréite passerelle qui reliait le yacht au quai.

Une dernière fois leurs mains s'unirent, leurs yeux se rencontrèrent, leurs lèvres se murmurèrent à voix basse des mots d'amour.

— A bientôt, Jessie!...

— A toujours, Harry!...

UN PÈRE

Tandis que Jessie Walcott, d'un pas léger, regagnait la maison paternelle sous l'œil protecteur du matelot, son père, assis à son bureau, dans son cabinet de travail, la figure dans ses mains, le front ridé d'un pli d'angoisse, réfléchissait profondément.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de belle carrure, aux cheveux grisonnants, et qui, dans ses gestes, dans son allure, jusque dans ses vêtements, avait la roideur élégante des Anglo-Saxons.

Tout à coup il abandonna sa rêverie et, prenant la lettre qu'il avait, quelques instants plus tôt, laissé tomber avec découragement sur son bureau, il la relut de nouveau :

« New-York, 12 juillet 19... »

« Cher Monsieur Walcott,

« J'ai le regret de vous faire savoir que votre banquier, Edward Curzon, vient de déposer son bilan en laissant un passif considérable. Je sais que vous aviez traité des affaires avec lui et c'est pour cela que je me hâte de vous prévenir. Il ne faudrait point que d'autres krachs de ce genre se produisissent, car votre crédit en serait fortement ébranlé sur la place. Je vous prie donc d'aviser et de me faire savoir ce que vous comptez faire pour les traites que le syndic de la liquidation a entre les mains. Le moindre retard dans le paiement de celles-ci aurait pour vous, vous ne l'ignorez pas, les conséquences les plus graves.

« Votre tout dévoué,

« RICHARD WILLIAMSON. »

Steven Walcott avait déjà surmonté bien des crises difficiles : audacieux, hardi, plein d'initiative, il avait toujours su aviser à temps et parer aux coups les plus inattendus. Mais, aujourd'hui, il était plus soucieux que jamais.

Il sentait que l'avenir de sa fille était sérieusement en jeu.

Le jeune romancier dont elle s'était éprise pourrait-il jamais lui donner une situation digne d'elle?

Une seule solution lui venait à l'esprit. Pourquoi Jessie n'épouserait-elle point plutôt Juan Navarros?

C'était un des plus riches jeunes gens cubains. Avec son frère Diégo il possédait, en Argentine, un ranch immense, rempli d'un nombre si incommensurable de bêtes de toutes sortes qu'il l'ignorait lui-même.

Il ne pouvait s'empêcher de songer quel gendre précieux ce Juan Navarros serait pour lui en lui apportant tout son crédit.

Il n'avait encore jamais abordé avec sa fille ce sujet délicat, mais il n'avait jamais cessé d'y penser.

Il se leva et se dirigea vers le jardin.

Jessie, après être rentrée, avait changé de robe. Elle avait revêtu une délicieuse toilette de gaze rose à volants, épanletée de rubans noirs, qui lui allait à ravir.

Tout en pensant aux dernières paroles de son fiancé, elle avait cueilli au passage les

plus jolies fleurs des parterres et, les ayant réunies en gerbe parfumée, les contemplait en souriant, comme si elles devaient être les confidentes de son amour et de son chagrin.

Soudain, M. Walcott apparut à côté d'elle : — Qu'avez-vous fait aujourd'hui, ma chère enfant ? interrogea-t-il affectueusement.

— Mais, papa, vous le savez bien, je suis allée dire adieu à Harry Price qui s'est embarqué pour sa croisière.

— C'est vrai !... Quant au reste, il a eu raison. Les voyages forment la jeunesse. Ce garçon nous reviendra, je le souhaite pour lui, avec un jugement plus sain et une compréhension plus nette de la vie.

Tout à coup il s'interrompit, poussant un cri étouffé.

En jouant machinalement avec les fleurs, il s'était piqué à l'épave d'une rose.

Une petite goutte de sang perlait au bout de son doigt.

— Pauvre cher papa ! s'écria la jeune fille d'un ton à la fois apitoyé et ironique. Vous alliez commencer à me dire du mal d'Harry et ces bonnes fleurs vous en ont empêché !

— Ma chère enfant, reparti en secouant sa main M. Walcott un peu vexé, où allez-vous prendre tout cela ? Vous feriez mieux de me confectionner une petite poupée avec votre mouchoir pour arrêter le sang de cette damnée piqure.

Mais, à ce moment, au bout de l'allée apparait sait Juan Navarros.

LE SEÑOR JUAN NAVARROS

Juan Navarros avait laissé son cheval à un jeune boy et s'était mis, dans le jardin, à la recherche des hôtes de la magnifique villa du boulevard Washington.

C'était un fort beau cavalier que le señor Juan Navarros.

Il avait ce joli type cubain, au teint mat, aux cheveux noirs et aux yeux brillants. Toujours vêtu avec la plus grande élégance, il donnait le ton à la jeunesse dorée de La Havane elle-même et, dans toute l'île, sa fortune et le luxe de son existence étaient connus.

Il s'inclina profondément devant la jeune fille qui, d'un geste gracieux, lui tendit une de ses fleurs qu'avec cette galanterie raffinée qu'ont conservée les Espagnols, descendants du Cid, il porta à ses lèvres et mit ensuite à sa boutonnière.

— Señor Navarros, dit alors Steven Walcott en lui désignant un siège de rotin près de lui, voulez-vous prendre la peine de vous asseoir ?

Il allait remercier, mais déjà la jeune fille l'avait devancé :

— Mon père, murmura-t-elle, voulez-vous me permettre de me retirer et de vous laisser causer ensemble : j'ai une migraine atroce et j'éprouve le besoin impérieux de me reposer un peu avant le dîner ?

Et, avant que le jeune homme eût pu répondre, elle s'inclina légèrement vers lui et se retira.

Juan Navarros la regarda s'éloigner, puis disparaître derrière les buissons de plantes tropicales qui formaient des haies de verdure luxuriante de chaque côté de l'allée.

— Mon cher monsieur Walcott, dit-il alors, je vois bien que ma présence est désagréable à miss Jessie...

L'Américain voulut protester, mais le jeune homme ne lui en laissa pas le temps.

— Oh ! continua-t-il en riant, ne vous

excusez pas ! Je n'ignore point la grande sympathie que vous éprouvez pour moi et vous pouvez être certain que je vous la rends. Aussi, permettez-moi de me retirer en vous demandant la permission de revenir un jour où miss Jessie n'aura plus cette maudite migraine qui m'empêche de lui parler.

— Vous avez raison, señor Navarros, répondit sir Walcott, revenez demain ou après-demain. Les jeunes filles ont des caprices inexplicables qu'il ne faut point chercher à approfondir.

Le jeune homme serra la main que lui tendait son interlocuteur et prit congé de lui.

Mais, resté seul, il arracha d'un geste de

cadeau que lui avait fait sa femme, morte trois ans plus tôt, pour le dixième anniversaire de leur mariage, et sir Walcott y tenait beaucoup.

— Ma chère Jessie, lui dit-il d'une voix basse, vous ne vous montrez guère aimable pour le señor Navarros. Il se donne la peine de nous faire une visite et vous vous retirez brusquement ! Voulez-vous, je vous prie, me donner la raison d'une pareille conduite ? M. Juan Navarros est cependant un jeune homme charmant qui...

— Je ne dis pas le contraire. J'aurais même beaucoup de plaisir à le recevoir ici, ainsi que son frère Diégo, s'il ne s'était pas mis en tête des projets irréalisables et absolument con-

traires à mes sentiments : — ... parole et je ne la lui reprendrai jamais...

M. Walcott sentit une bouffée de colère lui monter au cerveau. Il frappa violemment avec son poing sur le bureau.

— Mais, malheureuse enfant, comprends donc mieux ton intérêt ! Tu as l'occasion de faire un mariage inespéré et tu le refuses. Voyons, promets-moi seulement d'y réfléchir. Ecoute au moins Juan Navarros, autorise-le à essayer de te convaincre.

— A quoi bon ?

— Et puis, pense un peu aussi à moi. Juan Navarros serait tout à fait le gendre qui me conviendrait. Sa situation à Cuba, sa fortune, ses relations me seraient si utiles !

Jessie ne répondit pas. Son joli visage prit une telle expression d'indomptable volonté que M. Walcott jugea inutile, pour le moment, de prolonger la discussion.

Il quitta sa fille. Mais, en s'en allant, il murmura en lui-même :

— En deux mois, il peut se passer bien des événements inattendus !...

UN DRAME EN MER

Un mois s'était écoulé depuis qu'Harry Price avait pris la mer.

Sa croisière se déroulait sans incident.

Le jeune romancier adorait cette vie entre le ciel et l'eau.

Il avait, autrefois, songé à se faire marin. Aussi dans cette solitude, fouetté par les embruns, halé par l'air salin, retrouvait-il avec joie toutes les aspirations de sa jeunesse.

Au crépuscule, quand les derniers rayons du soleil, disparaissant à l'horizon, répandaient sur l'océan une nappe d'émeraude sillonnée de larges vagues rouges, il venait s'installer à l'arrière du navire et, tandis que ses matelots jouaient aux cartes sur le pont en fumant leur pipe, il travaillait à son roman.

Tout à coup, un cri sinistre retentit :

— Au feu !

Et, en même temps, de plusieurs endroits du pont s'élevèrent des nuages de fumée.

Que s'était-il passé ?

Un carreau d'un panneau d'écouille était cassé, et, malgré l'ordre du capitaine, on ne l'avait pas encore remplacé.

Or, par un malheureux hasard, un des marins, ayant posé sa pipe derrière lui, l'avait laissée tomber par le trou de la vitre brisée.

En se retournant pour la reprendre, ce fut en vain que le matelot l'avait cherchée. Il s'imagina que quelque camarade lui avait fait une farce en la lui cachant et, tout à l'ardeur du jeu, il remit à plus tard le soin de découvrir le voleur.



JESSIE WALCOTT, L'HÉROÏNE DE "RAVENGAR"
(Portrait de Miss Gracie Darmond, qui joue le rôle au cinéma.)

dépité la fleur de sa boutonnière et la jeta par terre :

— Jamais elle ne m'aimera ! murmura-t-il. Ses poings se crispèrent avec rage.

— Et moi je l'aime !... je l'adore !... Et je croyais bien pourtant que jamais l'instant n'avait été plus propice pour lui apprendre mes sentiments !... Harry Price est loin !... Je puis profiter de son absence pour le supplanter dans son cœur ; avec un peu d'adresse, est-ce donc impossible ?... Allons donc !... Je suis prêt à tout pour conquérir miss Jessie !... et Dieu me damne, j'y réussirai !...

A ce moment, le boy revenait avec le cheval. Juan Navarros sauta légèrement en selle et eut bientôt disparu derrière la double rangée des hauts palmiers qui bordaient la route à perte de vue.

M. Steven Walcott avait regagné sa bibliothèque.

Jessie était assise devant le grand bureau de son père et, toute à ses pensées, contemplait machinalement le magnifique bronze massif qui l'ornait.

Il représentait un guerrier hunn à cheval, un carquois de flèches en bandoulière, et brandissant belliqueusement un glaive : c'était un

Mais la pipe était tombée à l'intérieur du yacht.

En rencontrant le parquet de l'entrepont, des étincelles en avaient jailli de tous côtés. L'une d'elles atteignit un paquet d'étoupe qui se trouvait là. Le feu prit aussitôt.

Cependant, le timonier avait vu de la fumée sortir du panneau de l'écouille.

Immédiatement il donna l'alarme. Un branle-bas général rassembla tout l'équipage autour du commandant.

Sans perdre une minute, celui-ci organisa la lutte contre l'incendie ; chacun savait que si le feu gagnait la soute aux poudres, le navire sauterait.

Un tuyau de pompe fut déroulé.

Harry voulut donner l'exemple, mais plusieurs fois il dut reculer, tombant à demi-asphyxié dans les bras des matelots.

Maintenant, la fumée sortait du pont par plusieurs endroits. Par les écoutes, elle montait vers le ciel bleu, en nuages épais et noirs, témoignants, malgré tous les efforts, de la violence croissante de l'incendie.

Conscients du danger que leur navire courait, d'autres marins s'étaient élancés à leur tour.

Le feu prit à leurs vêtements. Ils couraient, affolés, sur le pont, comme des torches vivantes et, perdant la tête, ne sachant comment éviter d'être brûlés vifs, se jetaient par-dessus bord.

A ce moment un cri sinistre retentit :

— Sauve qui peut !

L'équipage abandonnait la lutte.

Soudain, une immense gerbe de flammes jaillit du navire.

Les mâts croulèrent d'un coup.

Une formidable détonation ébranla l'air. Le navire bascula un instant, s'ouvrit en deux par le milieu, puis, lentement, l'Ellen Miller s'enfonça pour toujours dans l'océan.

Un dernier rougeoiement apparut à la surface de la mer. Puis l'ondulation régulière des vagues reprit son calme, comme s'il ne s'était produit aucune catastrophe.

Tous les matelots avaient été projetés au loin par l'explosion.

Précipité avec eux dans les flots, Harry Price s'était mis à nager vigoureusement.

Un mâât flottait près de lui. Il s'y cramponna. Cela lui permit d'atteindre quelques planches dont il fit une sorte de radeau. Il s'y hissa, non sans peine.

Mais alors ses forces l'abandonnèrent. Épuisé, il s'évanouit, tandis que quatre matelots, parmi lesquels Jim, avaient réussi à s'emparer d'une barque, à la retourner et à y grimper.

Ils n'avaient pas aperçu Harry Price.

La nuit tombait, ils s'éloignèrent à force de rames. Bientôt leur barque disparut à l'horizon.

Le fiancé de Jessie demeurait seul dans l'immensité, abandonné au gré des flots, voué à la mort la plus effroyable.

LES RESCAPÉS DE L' « ELLEN MILLER »

La barque qui portait les matelots miraculeusement échappés à la catastrophe voguait depuis une semaine sur l'océan immense, au gré des courants.

Un matin, un d'eux, James Billecoq, devint fou. Il se précipita dans la mer, préférant mourir tout de suite. Dans l'après-midi, Jonathan Smith, de Philadelphie, l'imita, déclarant qu'il avait suffisamment souffert. Il ne restait plus que Jim et Bill. Affalés au fond du canot, ils n'avaient plus même la force de remuer.

Ce fut cela qui les sauva.

Le septième jour, un grand cuirassé américain apparut à l'horizon.

Un officier qui fouillait la mer avec sa lunette aperçut cette barque qui flottait, désarmée.

Prévoyant quelque naufrage, il donna l'ordre d'approcher.

Jim et Bill furent ainsi recueillis au moment où ils allaient mourir.

Les soins énergiques qui leur furent prodigués les eurent vite remis sur pieds : quelques jours plus tard, ils débarquaient à Porto-Belgado.

Jim voulut se rendre, aussitôt de retour,

boulevard Washington pour apprendre à M. Walcott la catastrophe arrivée au fiancé de sa fille.

Un domestique nègre vint lui ouvrir.

— Que désirez-vous ? interrogea-t-il.

Jim répondit :

— Prévenez votre maître que deux matelots de l'Ellen Miller demandent à lui parler sans retard.

Au fond du jardin, M. Steven Walcott causait avec Juan Navarros.

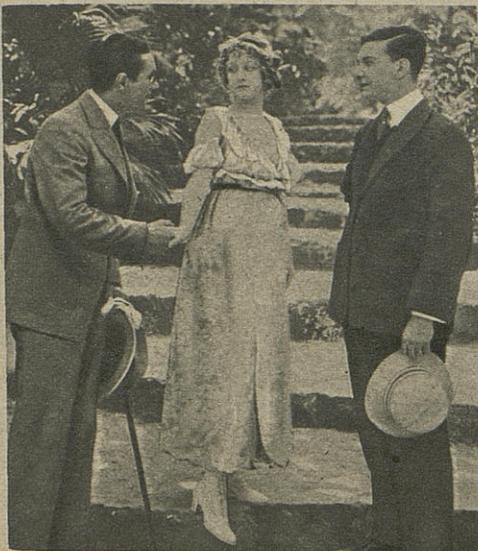
Miss Jessie se refusait toujours à laisser le jeune Cubain approcher d'elle. Aussitôt qu'il arrivait, elle inventait quelque prétexte nouveau pour disparaître. Depuis un mois, il n'était pas encore parvenu à se trouver un instant en tête à tête avec elle.

— Voyons, señor Navarros, disait l'Américain, vous ne savez pas vous y prendre ! Tourné comme vous l'êtes, ma fille devrait être, depuis longtemps, amoureuse de vous !

— Je vous assure, cher monsieur Walcott, que je fais cependant tout ce que je peux pour cela, mais miss Jessie est entêtée...

Le domestique interrompit la conversation.

— Qu'y a-t-il ? Tom ? interrogea M. Walcott.



... La jeune fille l'enveloppa d'un tel regard de dédain que Juan Navarros n'insista pas...

— Ce sont des matelots de l'Ellen Miller qui insistent pour parler à Monsieur...

Les deux hommes échangèrent un regard rapide.

La même idée était venue à l'un et à l'autre en même temps. Si ces marins étaient porteurs d'une mauvaise nouvelle ? S'ils avaient à leur apprendre sur Harry Price quelque chose de fâcheux ?

— Amenez-les moi immédiatement, s'écria M. Walcott... Restez, mon cher Navarros, ajouta-t-il. Peut-être cela vous intéresse-t-il !

— Je suis à votre disposition.

Tom revint bientôt, suivi par Jim et par Bill.

— Eh bien, interrogea M. Walcott cordialement, qu'y a-t-il, mes bons amis ?

— Nous avions pensé, dit Jim, que les nouvelles que nous vous apportions sur l'Ellen Miller pourraient vous intéresser.

— Mais certainement ! Nous vous écoutons.

Jim tournait et retournait sa casquette entre ses doigts d'un air embarrassé. Inhabile aux précautions oratoires, il se demandait comment il allait apprendre à son interlocuteur la terrible catastrophe.

— Eh bien ! monsieur, dit-il enfin, voilà... autant que vous le sachiez tout de suite... l'Ellen Miller...

Il s'arrêta un instant et, dans un souffle :

— ... est perdu corps et biens...

Tandis que le jeune Cubain étouffait une exclamation de joie et que M. Walcott se préparait à demander des explications complémentaires au matelot, un grand cri s'éleva derrière eux.

Et, en se retournant, l'Américain eut que le temps de recevoir dans ses bras sa fille évanouie.

Elle avait vu entrer les matelots. Elle avait reconnu Jim.

Le cœur serré d'une indéfinissable appréhension, elle les avait suivis sans que personne eût pris garde à elle, et les avait entendus.

Peu à peu, cependant, sous les soins empressés de son père, elle reprit connaissance.

Elle regarda autour d'elle, vit les marins, se rappela ce qui venait de se passer, et aussitôt une question angoissée jaillit de ses lèvres :

— Et Harry ?

— Hélas, mademoiselle, répondit Jim en baissant la tête, M. Harry Price a disparu avec l'épave de notre pauvre yacht !

— Vous en êtes sûr ?

— Il est impossible qu'il en soit autrement, mademoiselle. Nous étions seuls en mer dans notre petite barque. Si M. Price n'avait pas été englouti, nous l'aurions certainement aperçu.

— Tu entends, Jessie, appuya M. Walcott, le récit de ces braves gens me semble formel.

Mais la jeune fille se redressa, les yeux brillants d'une lueur d'espérance.

— Non... non... mon père... Harry n'est pas mort... Il ne peut pas être mort... autrement mon cœur me l'aurait dit !...

Juan Navarros crut utile d'intervenir.

— Hélas, miss Jessie, je crains bien qu'il n'y ait aucun doute possible...

La jeune fille l'enveloppa d'un regard chargé de tant de dédain que le Cubain n'insista pas.

Et, tandis qu'effondrée sur une chaise, la tête entre ses mains, la fiancée d'Harry Price sanglotait douloureusement, M. Walcott, pour mettre fin à cette scène pénible, faisait signe aux deux matelots de se retirer.

STRATÉGIE

La disparition de Harry Price sembla providentielle à M. Walcott : elle arrivait à propos.

Ses affaires étaient de plus en plus embarrassées. Le krach de son banquier de New-York lui avait porté un coup plus terrible encore qu'il ne l'avait cru.

Comment s'en tirerait-il si personne ne lui apportait l'aide dont il avait besoin ?

Un secours ne pouvait lui venir que de Juan Navarros. La mort d'Harry Price avait rendu l'espoir à celui-ci et M. Walcott l'encourageait de son mieux à persévérer dans son projet.

— Ma fille est accablée de chagrin, lui disait-il. Il faut laisser passer cela. Je tiens, quant à moi, mon cher ami, vous le savez, à ce que ce mariage se fasse : il se fera, je vous le promets.

Tandis qu'il parlait, Juan Navarros s'était approché de la fenêtre et regardait machinalement dans le jardin.

Et, alors, il aperçut miss Jessie. Assise au bord du petit lac qui bordait la propriété, elle donnait à manger à des cygnes qui nageaient vers elle.

En toilette claire, coiffée d'une grande capeline garnie de roses et de rubans qui tombaient le long de ses épaules, elle avait une grâce adorable.

Toute la fraîcheur, toute l'élégance, toute la beauté de ses vingt ans éclataient dans le rayonnement de soleil qui semblait l'envelopper d'un voile d'or.

Il se retourna vers l'Américain :

— Sir Walcott, dit-il d'une voix saccadée, j'aime miss Jessie et vous savez que rien ne me coûtera pour qu'elle soit ma femme. Régions donc cette affaire-là. Je n'ignore pas les embarras dans lesquels vous vous débâtez en ce moment. Eh bien, ma fortune entière est à votre disposition si vous m'accordez la main de votre fille !

— Mais c'est mon plus cher désir ! se hâta de répondre M. Walcott en tendant la main au jeune homme.

Juan Navarros parti, Steven Walcott alla trouver Jessie.

— Ma chère enfant, lui dit-il, tu sais que

mes affaires ne sont guère brillantes en ce moment !

— Je le sais, père...

— Aussi, quelque chagrin que nous ayons, l'un et l'autre, de la mort de ce malheureux Harry, ne crois-tu point que le plus sage serait d'en prendre notre parti ?

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il faut l'oublier, Jessie !... Tu es assez raisonnable pour ne point t'acharner à poursuivre un rêve irréalisable et envisager courageusement les difficultés de l'existence, Tu as vingt ans. Mon avenir est incertain. Je voudrais te voir mariée et heureuse. C'est pour cela que je te supplie, une fois encore, d'examiner sérieusement l'union dont je t'ai si souvent parlé.

— Inutile, père. J'aime Harry Price et je lui ai promis, quoi qu'il arrive, d'attendre son retour.

— Mais, ma pauvre enfant, puisqu'il est mort ! Tu as entendu toi-même le récit des rescapés de l'*Ellen Miller*.

— Moi, père, je n'ai pas perdu tout espoir !

M. Steven Walcott jugea inutile d'insister ; mais cette conversation le fit réfléchir.

Il comprit que Jessie était butée et qu'on n'obtiendrait rien d'elle en employant la force. Elle ne céderait pas.

Pour venir à bout de sa résistance il fallait procéder autrement.

Stylé par lui, Juan Navarros dit à la jeune fille que, puisqu'il ne pouvait espérer conquérir son amour, il tenait tout au moins à conserver son amitié.

Il acceptait sa décision de ne jamais consentir à être sa femme, il ne lui demandait que de lui faire la grâce de demeurer bons amis.

Jessie vit point le piège. Elle accepta l'offre du jeune homme.

— Si, ajouta-t-il hypocritement, quelque jour, la solitude vous pèse trop et que vous ne vouliez point demeurer vieille fille, je serai toujours à votre disposition. Lorsque vous serez tout à fait certaine de la mort de votre fiancé, si vous éprouvez alors le besoin de vous appuyer sur un bras ami, vous pourrez m'épouser ; il est bien entendu que ce mariage ne sera qu'une simple formalité. Vous resterez miss Jessie, entièrement libre et maîtresse de vous. Je ne serai votre mari que de nom et mon rôle se bornera à mettre à vos pieds tout ce que je possède.

Ces paroles touchèrent Jessie, mais sans ébranler l'amour qu'elle gardait à Harry Price.

Toutefois, le dévouement que lui montrait Juan Navarros — dévouement qu'elle croyait sincère — l'émut vivement.

— J'accepte, répondit-elle. Je ne puis croire à la mort d'Harry. Mais si, quelque jour, je ne puis en douter, si le récit des matelots venait à se confirmer, je me rappellerai votre loyale proposition qui est celle d'un galant homme. S'il m'est impossible de vous aimer, rien ne m'empêche plus, en revanche, de vous accorder ma sympathie. Le voulez-vous, señor Navarros ?

Elle lui tendit la main, et, dissimulant sa joie, il y posa les lèvres.

MALCORNE-LE-BORGNE

Quelques jours après cette conversation, Juan Navarros et son frère Diégo suivaient en silence, d'un pas rapide, le chemin ombragé qui longeait le bord de l'océan.

— Tu es certain, Diégo, interrogea tout à coup Juan Navarros, que ce misérable Malcorne se trouvera à notre rendez-vous ?

— Un pareil individu n'aurait garde de manquer une aubaine comme celle que je lui ai offerte. Qu'est-ce, pour lui, qu'un faux de plus ou de moins ? Je lui ai, comme tu me l'as dit, remis des lettres d'Harry Price et il s'est engagé à m'apporter, ce soir, un papier où l'écriture et la signature de celui-ci seraient

— Je n'ai eu garde d'y manquer.

Il déboutonna son veston grasseux, en sortit une enveloppe d'où il retira différents papiers et, tendant l'un d'eux à son interlocuteur :

— Voyez plutôt vous-même...

Le jeune Cubain jeta les yeux sur la feuille et lut à mi-voix :

« Dans le cas où j'épouserais miss Jessie Walcott, je m'engage à payer à M. Juan Navarros, la somme de dix mille dollars qu'il m'a prêtés pour me permettre de payer mes dettes.

« HARRY PRICE. »

Juan Navarros serra le précieux document dans sa poche.

Puis il demanda :

— Monsieur Malcorne, quel prix avez-vous fixé à mon frère ?

— Cent dollars, señor Navarros.

— Cinquante ! rectifia Diégo...

— Cent, affirma finalement Malcorne... je ne puis travailler à moins... J'y perdrais, messieurs ! ajouta-t-il d'un ton digne.

— Allons, fit Juan Navarros conciliant, voici vos cent dollars...

Les deux jeunes gens, quittant Malcorne, avaient repris le chemin de la ville.

— Mon cher Juan, dit alors Diégo, m'expliqueras-tu, à présent, ce que tu comptes faire de ce papier ?

D'un geste qui lui était familier, Juan Navarros ajusta son monocle dans son arcade sourcilière et répondit :

— Diégo, c'est maintenant que ton rôle va commencer.

Écoute-moi bien.

UN COUP DE THÉÂTRE

Ce jour-là, miss Jessie et Diégo se trouvaient seuls dans la bibliothèque ; M. S. Wal-

cott avait emmené Juan Navarros pour lui montrer deux mules qu'il venait d'acheter.

— Je sais, miss Jessie, dit tout à coup le jeune homme, le grand chagrin qui vous étire le cœur et je m'incline devant lui. Permettez-moi seulement de vous exprimer mes respectueux regrets de vous voir vous refuser ainsi à écouter mon frère si digne de vous sous tous les rapports...

Sa voix se fit plus sourde et presque à voix basse il prononça lentement :

— Plus digne encore que bien d'autres !

Miss Jessie s'était levée, toute pâle.

— Que voulez-vous dire, señor Diégo ?

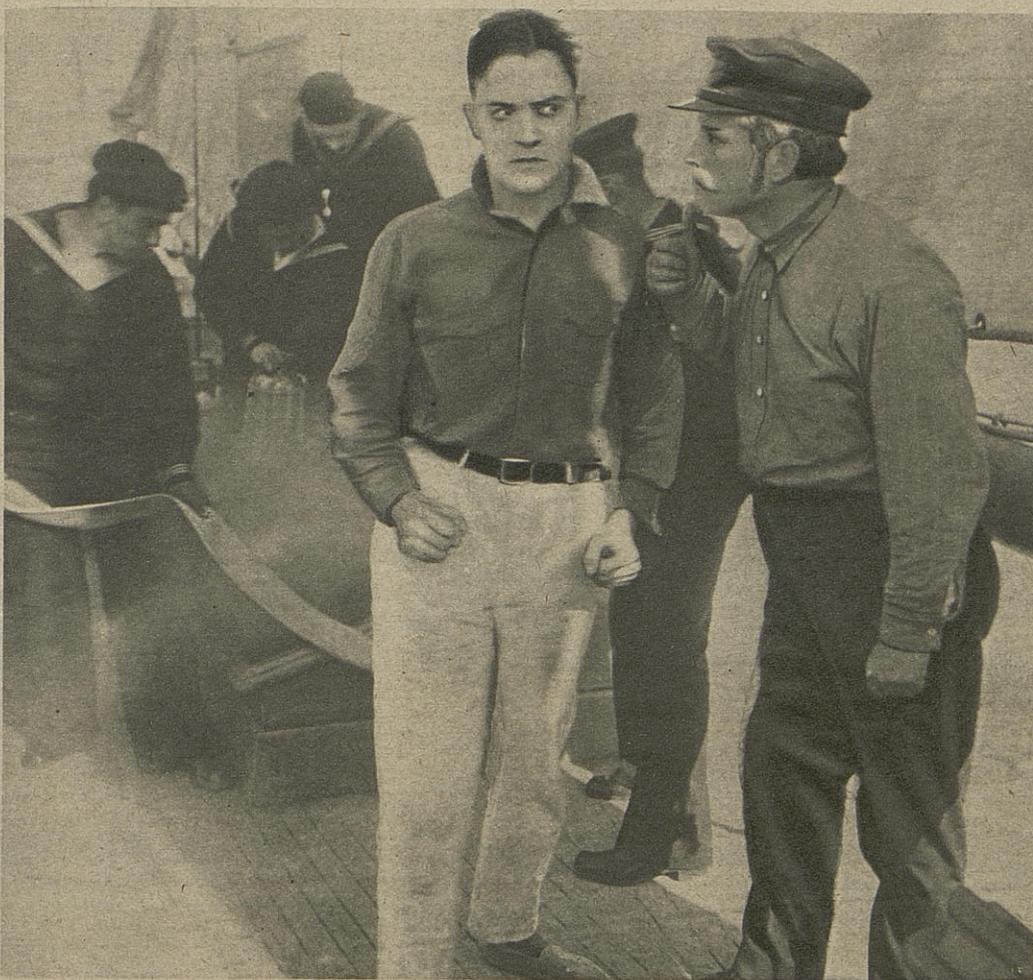
— Rien, señorita !

— Si, j'ai cru comprendre, dans vos paroles, une allusion à un homme qui m'est plus cher que tout au monde et je ne saurais la laisser passer sans exiger une explication. Entendez-vous prétendre que Harry Price n'était pas digne de mon amour ?

Ses petits poings se crispaient, la colère lui serrait la gorge :

— La preuve, Diégo !... cria-t-elle, la preuve, ou je vous chasse immédiatement d'ici comme un misérable calomniateur !...

Diégo parut vaincu. D'un regard rapide il



L'INCENDIE DE L'« ELLEN-MILLER »

Un branle-bas général rassembla tout l'équipage autour du commandant. Un tuyau de pompe fut déroulé...

imitées au point de s'y méprendre. C'est un art dans lequel il est, paraît-il, passé maître.

Tout en parlant, les deux jeunes gens étaient arrivés à l'endroit où ils devaient rencontrer leur complice, — une petite anse déserte, semée de rochers escarpés.

Malcorne les attendait.

Il était rare de rencontrer un être plus répugnant que cet individu-là.

Ses cheveux et sa barbe hirsute, ses traits vulgaires, ses vêtements en loques, lui donnaient un air misérable.

Il avait perdu, autrefois, un œil dans une rixe, dans les bouges mal famés de La Havane ; et de cette infirmité son surnom lui était resté.

Pour vivre, pour boire, pour satisfaire à ses vices, il était prêt à toutes les besognes.

Un faux de plus ou de moins n'avait rien qui pût l'effrayer : il avait risqué cent fois le bain pour moins que cela. Il avait demandé deux jours pour accomplir sa besogne : il était exact au rendez-vous.

Dès qu'il aperçut les deux frères, il retira son chapeau d'un geste plein d'aisance.

— Monsieur Malcorne, dit Juan Navarros sans lui rendre son salut, avez-vous apporté ce que mon frère vous avait demandé ?

s'assura qu'ils étaient bien seuls, tous les deux, dans la pièce.

— Alors, señorita, implora-t-il humblement, promettez-moi que mon frère ignorera toujours que j'ai trahi sa confiance en montrant un document qui vous prouvera qu'en vous épousant, Harry ne songeait qu'à faire un mariage d'intérêt et à pouvoir ainsi payer ses dettes...

— Je vous le jure, Diégo...

Le jeune homme alors tira de sa poche la feuille de Malcorne le Borgne. — Voyez !

Miss Jessie y jeta les yeux. Ses doigts tremblaient de fièvre, ses yeux étaient hagards. Elle relut l'infâme papier une fois encore.

— C'est impossible ! gémit-elle douloureusement, comme frappée au cœur...

Mais la porte de la bibliothèque s'était brusquement ouverte.

Et, dans le silence, une voix prononçait lentement ces mots :

— Señor Diégo, vous savez bien que ce papier est l'œuvre d'un faussaire !

Ils se retournèrent.

Alors Jessie poussa un grand cri...

Harry Price était devant eux !

L'AVENTURE D'HARRY PRICE

Quand Harry Price, évanoui en son radeau improvisé, était revenu à lui, il s'était trouvé sur un rivage inconnu.

Mourant de soif, de faim et de fatigue, un effort désespéré lui avait cependant permis de gravir les rochers escarpés qui bordaient l'océan et il regarda autour de lui. Tout était désert et l'île semblait inhabitée.

Soudain, il poussa un cri de joie. A ses pieds il venait d'apercevoir une bouteille. D'un coup sec il cassa le goulot sur un roc et se mit à boire avidement.

Mais le liquide avait un goût d'amertume horrible. Il jeta la bouteille loin de lui avec dégoût.

Mais, quelques pas plus loin, il étouffa une exclamation de douleur. Il avait posé, sans y faire attention, le pied sur le tronçon de la bouteille et s'était coupé au talon.

Il se pencha pour prendre celle-ci et la jeter au loin, quand il s'aperçut qu'elle contenait un autre petit flacon soigneusement bouché qui renfermait lui-même un papier plié.

Il eut vite fait de l'en retirer et d'y jeter les yeux. Et, à sa grande surprise, il lut ces quelques lignes :

« Jeté par la tempête sur le récif de Ravengar, par 30° de latitude sud et 12° de longitude ouest, j'y suis depuis cinq ans, abandonné de tous. Le hasard m'y a fait découvrir le trésor de Morgan. Je suis prêt à le partager avec les hommes qui trouveront cette bouteille à laquelle j'ai confié ma destinée, et viendront me délivrer. Mais arriveront-ils à temps ? Je me meurs. Au secours ! »

ERIC MATTHEWSON, chimiste,
« naufragé de l'Ivanhoë. »

Le trésor de Morgan !... il connaissait le nom du célèbre corsaire dont les exploits avaient, quelques siècles plus tôt, ensanglanté les îles de l'archipel antillais... Il se rappelait les aventures de ce boucanier fabuleusement riche et dont, à la mort — une pendaison en bonne et due forme, au haut d'une vergue, — l'héritage avait mystérieusement disparu...

Et c'était cette fortune immense que le hasard mettait entre ses mains ?

Un éblouissement passa devant ses yeux. Plus que jamais il fallait vivre... Vivre... ? mais comment... ? Cette île sur laquelle l'avait porté un courant sauveur était-elle seulement habitée... ?

Et, plein d'angoisse, le cœur brisé d'appréhension, il se laissa tomber, découragé, sur un rocher, en murmurant une dernière fois le nom chéri de sa fiancée.

Quand il sortit de sa torpeur, des hommes, des naturels du pays, l'entouraient. Ils étaient

pacifiques et hospitaliers. Ils lui apprirent que l'île sur laquelle il avait échoué faisait partie de l'archipel des Lucayes, en face des côtes de Floride. Ils le secoururent, le reconfortèrent. Quelques jours plus tard, Harry Price était sur pied de nouveau.

Mais les navires n'abordent pas régulièrement dans ces petits îlots. Harry Price, bouillant d'impatience, dut attendre quelque temps avant de pouvoir se faire rapatrier.

Enfin, un jour, il débarqua à Porto-Belgado. C'était à l'heure même où Diégo plaçait sous les yeux de miss Jessie le faux écrit par Malcorne.

Cependant, au passage, un homme l'avait reconnu.

C'était Malcorne le Borgne, qui rôdait vers le port.

A sa vue, le misérable étouffa un cri de surprise. Diégo l'avait-il trompé ou les deux frères avaient-ils été abusés eux-mêmes ?

Harry Price vivant, le faux n'était plus sans danger pour lui. C'était le bague qui pouvait en résulter. Or, Malcorne le Borgne ne tenait pas à renouveler sa connaissance avec les prisons américaines.

Il s'était donc mis à suivre aussitôt Harry Price. Il l'avait vu entrer dans la villa de M. Steven Walcott.

Il l'avait entendu défendre au domestique



... Harry Price, pour se défendre, se saisit du lourd bronze.

nègre qui lui avait ouvert d'annoncer son arrivée.

Il s'était alors glissé dans le jardin par une porte dérobée, en se cachant soigneusement.

Pendant ce temps, Harry Price était parvenu jusqu'à la bibliothèque, comme s'il y était attiré par un inexplicable instinct.

Il avait entendu la voix de sa fiancée, il s'était arrêté. Il avait écouté. Il avait entendu.

C'était alors qu'il avait brusquement poussé la porte et était apparu aux yeux de Diégo.

LE GUERRIER HUN

D'abord tout décontenancé par cette apparition, Diégo avait vite repris son sang-froid.

Et comme Harry, s'arrachant à l'étreinte de sa fiancée, s'était planté devant lui :

— Vous ne partirez pas d'ici, señor Diégo, lui dit-il, sans m'avoir remis le papier que vous montriez à miss Jessie.

— Ce papier ne m'appartient point, sir Price, repartit-il avec calme, et je n'ai pas le droit de m'en dessaisir.

— Misérable ! cria Harry Price, vous êtes donc complice du faussaire ?

Et, comme l'autre voulait sortir, il leva le poing et le fit retomber brusquement sur la tête de son adversaire.

Harry, surpris par ce choc violent, était tombé.

Mais il se releva et s'élança sur Diégo. D'un bond celui-ci fut à l'abri derrière le canapé.

Harry Price le suivit ; les deux hommes se poursuivirent à travers la pièce.

— Donnez-moi ce papier ! répétait Harry Price...

Effrayée, miss Jessie s'était sauvée pour appeler au secours.

Mais, en même temps, une tête appa-

laissait, avec précaution, derrière la fenêtre.

C'était Malcorne le Borgne qui, sans en perdre un seul détail, assistait à la lutte.

Il vit Harry Price lancer ses deux poings dans la poitrine de Diégo, puis celui-ci empoi-gner Harry Price à la gorge.

Le jeune romancier parvint enfin à se dégager de l'étreinte du Cubain et, pour se défendre, attrapa le lourd bronze représentant un guerrier hun à cheval, qui ornait le bureau de M. Walcott.

Dans la lutte, cependant, le papier était tombé à terre.

Soudain, Harry Price l'aperçut. Il lâcha le bronze qui tomba sur le parquet avec un bruit sourd et se précipita pour saisir au vol le précieux document.

Diégo s'élança, en même temps que lui, les pieds lui manquèrent, il glissa en arrière et, dans sa chute, sa tête rencontra la statue.

Il voulut se relever ; l'aine le put. Il porta la main à son front. Deux ou trois mots sans suite sortirent de ses lèvres blêmes. Il était mort.

Terrifié, Harry se redressa.

Ce fut à ce moment même que Jessie entra dans la pièce, accompagnée de son père et de Juan Navarros.

Aussitôt qu'elle avait vu les deux hommes aux prises, elle avait couru à travers le jardin, et rejoint M. Walcott et le Cubain.

— Venez vite ! leur cria-t-elle de loin, ils sont en train de se battre !

— Qui donc ? sursauta l'Américain.

— Diégo et Harry !...

— Harry ? murmura Juan Navarros dans un souffle...

— Oui : Harry revenu à l'instant... sauvé par miracle... Diégo va le tuer !...

La première chose que vit Juan Navarros en entrant dans la bibliothèque fut le cadavre de son frère.

— Assassin ! cria-t-il à Harry... Vous avez tué mon frère ! et il tomba à genoux près de Diégo.

— Je n'ai pas tué votre frère, señor Juan Navarros, dit lentement Harry. Il s'était servi de mon nom pour commettre un faux.

J'ai voulu lui reprendre ce papier, il m'a attaqué. Je me suis défendu.

Mais c'est en tombant qu'il s'est

blessé lui-même.

— Non, fit Juan Navarros se relevant, regardez vos mains tachées de sang... le bronze que vous tenez encore entre vos doigts !...

— J'ai dit la vérité, je le jure...

— Vous mentez ! s'écria avec force Juan Navarros, et je vais vous dire le motif de votre crime. Je vous avais prêté de l'argent et c'est pour vous débarrasser d'un témoin que vous avez assassiné mon frère !

Les domestiques étaient rentrés et assistaient, muets, à cette scène dramatique.

— Monsieur Price, dit alors M. Walcott, tout semble vous accuser, en effet !... Mais ce n'est point à nous de préjuger de votre culpabilité... on est allé chercher des policemen et vous vous expliquerez avec la justice...

— Père, s'écria Jessie en s'élançant dans les bras du jeune homme, Harry est victime de la plus effroyable fatalité. Je suis certaine qu'il est innocent !

M. Walcott saisit sa fille par le poignet et, l'attirant doucement vers lui :

— Mon enfant, dit-il d'une voix grave qui dissimulait mal une joie secrète, tant que la justice ne se sera point prononcée, Harry Price ne saurait plus être le fiancé de miss Jessie Walcott !...

Fin du premier épisode.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

DEUXIÈME ÉPISODE :

Les boules mystérieuses

Première partie : LE CERCUEIL VIVANT

Deuxième partie : LE TRÉSOR DE MORGAN



M. Paul Strauss parlant devant la statue de Washington.



La manifestation de la Ligue maritime à la Sorbonne.



Au balcon de l'Hôtel de Ville : l'ambassadeur Sharp, MM. Delanney, Ribot et Mithonard



Les aviateurs américains devant la statue de La Fayette.

L'HOMMAGE DE PARIS A LA GRANDE RÉPUBLIQUE AMÉRICAINE

"*Ideal day, wonderful!*" (Journée idéale, merveilleuse), a déclaré l'ambassadeur des Etats-Unis en France, le soir de la grande manifestation par laquelle le peuple de Paris a rendu hommage à la Grande République qui apporte aux Alliés l'appui de sa flotte et de

toute son activité industrielle. Devant la statue de Washington, devant celle de La Fayette et à l'Hôtel de Ville, M. Sharp fut l'objet de patriotiques acclamations; la journée du dimanche 21 avril restera une date mémorable dans l'amitié inaltérable des deux grands peuples.



DÉLIVRÉS, LES HABITANTS DE HAM S'EN VONT A LA RENCONTRE DE LEURS LIBÉRATEURS

Ces pauvres gens que l'on voit ici traverser le canal de la Somme, sur les débris d'un pont que l'ennemi a fait sauter en se retirant, ce sont des habitants de Ham qui se précipitent au-devant

de leurs libérateurs. Et cette octogénaire, que soutiennent deux poilus remplis d'attention, oublie presque toutes les heures de souffrance, toutes les privations endurées, en voyant les uniformes

de nos soldats. Avant d'effectuer leur " repli stratégique ", les Allemands avaient poussé devant eux les habitants des villes et des villages de la zone qu'ils ont été forcés de nous restituer.

Durant plusieurs jours ces malheureux étaient restés au milieu de la bataille, sous un bombardement d'enfer. Aussi on juge de leur joie lorsqu'ils virent leurs bourreaux s'enfuir devant les vainqueurs.

J'ai vu.



La procession des étendards des villes encore occupées par l'ennemi.



Le cardinal Amette bénit la foule.

LA LEVÉE DE L'ORIFLAMME DE SAINT-DENYS

La dernière levée de l'oriflamme date de 1792, époque où la Convention la fit suspendre à la voûte de la salle de ses délibérations jusqu'à la triomphale victoire de Valmy. Le 22 avril, la levée a eu lieu sous la présidence de Mgr Amette, archevêque de Paris. Plus de dix mille personnes figuraient dans le cortège, où défilèrent, à côté de l'oriflamme rouge semée de roses d'or, les bannières des villes d'Alsace-Lorraine et des cités encore envahies ou récemment libérées.

LA BAÏONNETTE

PREMIER ILLUSTRÉ SATIRIQUE FRANÇAIS

TOUS LES MAÎTRES DU DESSIN
SEIZE PAGES
HUIT PAGES EN QUATRE COULEURS

ne coûte que
25 Centimes

Collection complète de *La Baïonnette* en 6 volumes cartonnés sous couverture en couleurs. Le volume : 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE — 30, rue de Provence, 30, PARIS

GERMANIA LES ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES
LES ALLEMANDS JUGÉS PAR LES NEUTRES
Boi album in-4°, couverture couleurs. 4 Francs, franco

LES 10 REMÈDES DE LA VIEILLE CURE

Bronches	Anémie	Retour d'Age
Albumine	Estomac	Rhumatismes
Diabète	Sang	Nerfs, Foie, etc.

Ces vieux remèdes rendent la santé aux malades les plus désespérés.
Gratuit, Notice du Docteur Liéot
Ecrire: Vieille Cure de Soisy-sous-Montmorency (S.-O.)

BAIN DE PIEDS JAPONAIS
Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur
Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE **Fi** 30, Rue de Provence PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :
VICTOR BREYER
LES FLANDRES EN KHAKI
Notes d'un interprète français à l'armée britannique
Préface de Ch. FAROUX
Un volume in-16. 2 francs

Pour paraître prochainement :
Capitaine LANGEVIN
CAVALIERS DE FRANCE
(1914 : ÉTAPES ET COMBATS)
50 dessins de Gérard COCHET
Un volume in-18. 3 fr. 50

EN MARGE DE LA GUERRE



A New-York, le peintre français Duvent reçoit les jeunes infirmières américaines.



Une dame de l'aristocratie madrilène quêtant pour les blessés alliés.



Sur le front français, le général Berdoulat à son poste de commandement.



Von Bissing, le bourreau de Miss Cavell, est mort à Bruxelles.



M. Branting, le leader socialiste suédois qui doit parler au congrès international de Stockholm.



M. Garcia Prieto, le nouveau premier espagnol.



M. Guy de Téraumont, l'adaptateur de notre roman *Ravengar*.



Le comte de Romanones, ex-premier espagnol, partisan déclaré de l'Entente.



Le sénateur Paul Doumer, de la Commission de l'armée, en mission sur le front.



Le général Cousin, qui commanda les prises d'armes à Paris, vient de mourir.



L'aviateur Languedoc, un des nouveaux "as" du communiqué aérien.



L'adjudant aviateur Larrouil, qui atterrit le premier dans Nesles évacuée.



M. Justin Godart et M. Vesnich recevant les automobiles offertes par M. Harjes.



Le baryton Noté de l'Opéra et M^{me} Nina May de l'Opéra-Comique, chantant la *Marseillaise* devant la statue de Washington, place d'Iéna.

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 18 au 24 Avril.

MERCREDI 18 AVRIL. — Les Français emportent Vailly, Chavoone, Chivy, Ostel, Brave-en-Laonnois, Nanteuil-la-Fosse.
 — Les Anglais prennent Villers-Guistain.
 JEUDI 19. — M. Romanones, président du Conseil espagnol, donne sa démission.
 — Les Français enlèvent le fort de Condé.
 — Rencontre de MM. Ribot, Lloyd George, Boselli et Sonnino à Saint-Jean-de-Maurienne.
 VENDREDI 20. — Manifestation à la Sorbonne en l'honneur des États-Unis.
 — Les Français prennent le village de Sancy.
 SAMEDI 21. — Combat naval au large de Douvres : deux destroyers allemands coulés.
 — Les Anglais prennent Gonnelieu.
 — Démission du ministre portugais Almeida.
 DIMANCHE 22. — Des avions allemands lancent des bombes sur Dunkerque.
 — M. Balfour arrive en Amérique avec une mission anglaise.
 LUNDI 23. — Les Anglais enlèvent Trescault, Guémappe et Gavre'le.
 MARDI 24. — Les Anglais prennent Villers-Plouich et Beaucamp en Artois et en Mésopotamie, la gare de Samara.



M. Jules Cambon, secrétaire général au ministère des Affaires étrangères, et M. Sharp, ambassadeur des États-Unis, devant la statue de Lafayette.



Ravitaillement de munitions près de la ferme



Un campement de coloniaux en arrière du plateau de



Les troupes d'attaque du général à l'assaut du de

AVEC NOS TROUPES DE CHOC DEVANT LE PLATEAU DE

A l'heure où nous mettons sous presse, nos troupes organisent le terrain si durement conquis.

L'ennemi malgré tout ses efforts n'a rien

pu nous enlever des avantages marqués au début de la bataille, et tout indique que nous aurons bientôt réduit sa défensive sur un terrain difficile et qu'il dispute pas à pas au prix de pertes énormes.



L'organisation de la crête de Vimy par les troupes canadiennes.



Prisonniers allemands traversant un barrage d'artillerie.

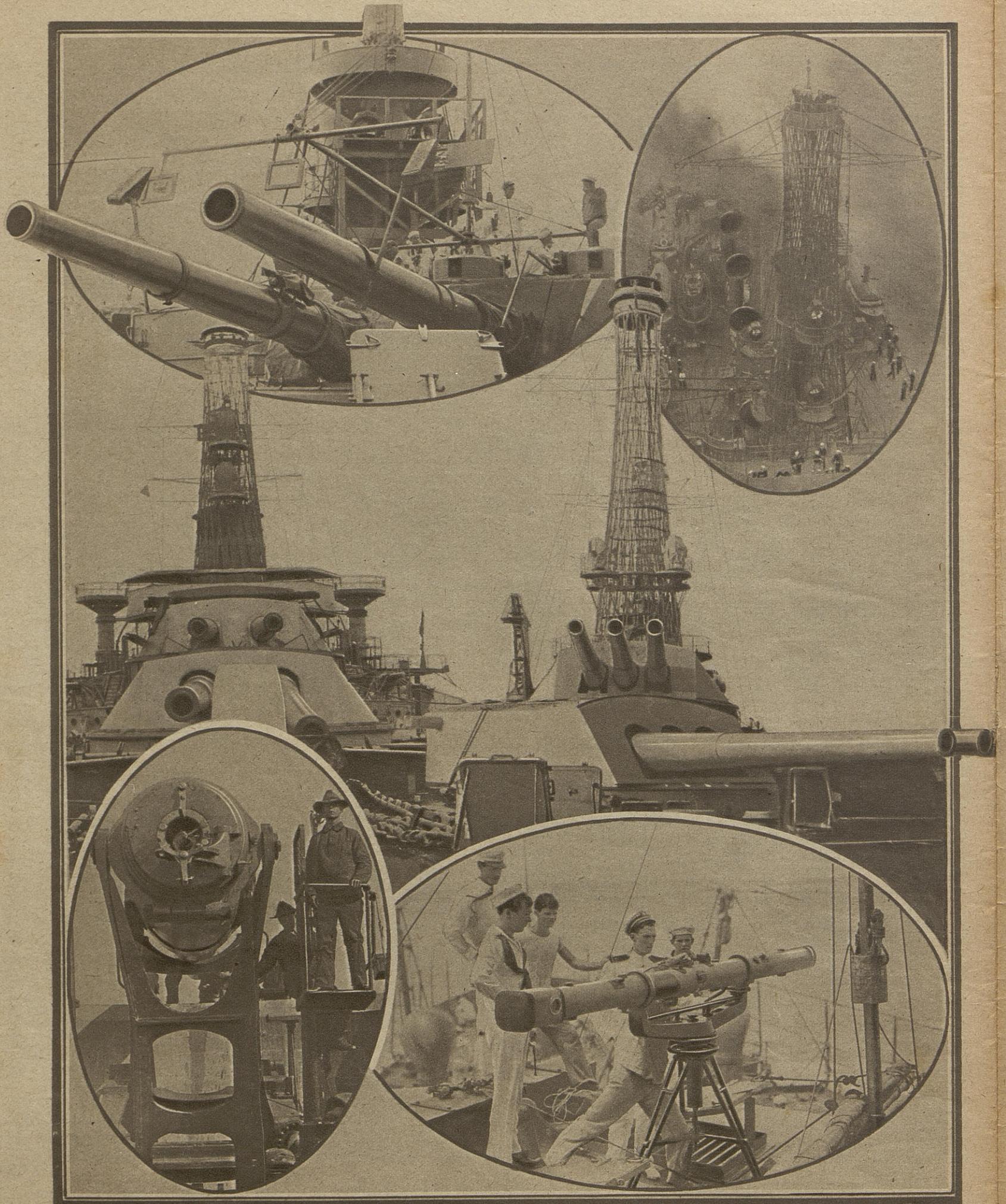


Evacuation de blessés anglais et allemands après la prise de Vimy.

LA BATAILLE ANGLAISE SUR LES RIVES DE LA SCARPE

Ce fut une des plus acharnées d'une guerre qui en compte cependant de terribles. L'ennemi n'avait pas de lignes de tranchées définies, mais il avait transformé la région : le terrain, en dépit du feu de l'artillerie, était littéralement hérissé de véritables haies d'acier ;

partout il avait creusé des abris pour y cacher des mitrailleuses. Les Allemands combattirent jusqu'à la mort. Il n'est pas un endroit du champ de bataille où ils n'opposèrent une résistance désespérée. Pour les dominer, nos alliés dépassèrent les limites de l'énergie humaine.



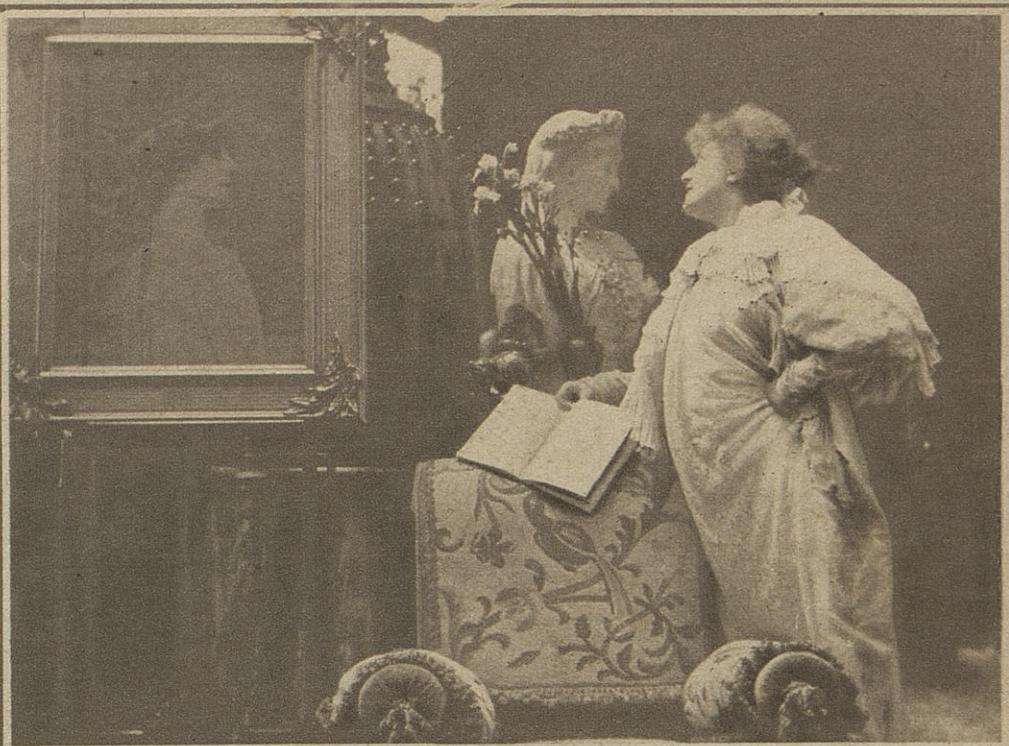
BRANLE-BAS DE COMBAT DANS LA FLOTTE AMÉRICAINE : LES CANONS SONT PRÊTS

Tous les formidables cuirassés dont nous donnions la liste dans un de nos derniers numéros, les croiseurs, destroyers, torpilleurs et sous-marins, ont reçu leurs équipages de combat et croisent déjà sur les côtes. Leur premier appoint a été de

relever de leur dur service de patrouilleurs les bâtiments de guerre français et anglais qui ont pu de la sorte revenir sur nos côtes. Bientôt, nous verrons ses plus belles unités se ranger à côté des nôtres pour livrer la bataille décisive.



Le dernier portrait en France de Sarah Bernhardt.



Sarah devant le buste de Rachel ; à gauche, son portrait dans "Gismonda".

REVERRONS-NOUS EN FRANCE NOTRE GRANDE TRAGEDIENNE, L'ADMIRABLE SARAH BERNHARDT?

Aux dernières nouvelles, son état semble désespéré et tout fait croire que nous ne la reverrons plus vivante. C'est, même en temps de guerre où les valeurs ont repris leur vraie place, une de nos gloires nationales qui va s'éteindre. Elle a été, dans le monde, le foyer rayonnant des idées françaises par tous les grands classiques qu'elle a interprétés — et fait aimer — surtout en Amérique, où la maladie vient de la terrasser. Peut-être va-t-elle une fois de plus, elle, la grande triomphatrice, vaincre la mort?

JUBOL

seule medication rationnelle de l'intestin

COMMUNICATIONS

- Académie de Médecine (21 décembre 1909)
- Académie des Sciences (28 juin 1909)



Constipation
Entérite

La mer fournit l'agar-agar, cette algue marine qui entre dans la composition du Jubol.

L'OPINION MÉDICALE :

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol rendre à leur intestin paresseux par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystème compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se grent, à toutes les époques, les inconscients artisans »

D^r BREMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

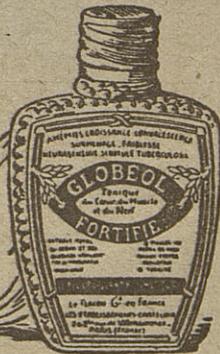
Toutes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La boîte, fco, 5 fr. 30; la cure intégrale (6 boîtes), 30 francs

Globéol

donne de la force



Anémie
Surmenage
Convalescence
Tuberculose



L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré par les anémiés, même par les malades les plus récalcitrants : il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r COMM. GUISEPPE BOTTALICO,
à Bari (Italie).

« J'ai administré le Globéol à une jeune fille anémique et chlorotique ; le résultat a été splendide. »

D^r BONETTI GIACOMO,
Officier de santé, Nuvolera.

Ttes phies et Etab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 7 fr. 20.



LE BAISER DE LA MÈRE

Nous donnions dans notre dernier numéro, en double page, le départ de la classe 18. Il y manquait un épisode. Le voici : c'est le baiser de la mère à son petit qui s'en va à son tour. Sans doute les autres grands fils sont déjà partis. Il était, lui, le dernier, le seul qui restait au foyer. Il était tout pour

sa mère. Elle était tout pour lui. Maintenant, il s'en va. Elle l'a accompagné jusqu'au bout. La minute suprême est arrivée. Le train siffle. Elle se jette encore à son cou, le serre éperdument une dernière fois contre sa poitrine et lui donne tout son cœur, son pauvre cœur déchiré, dans un baiser